

Histoires Élémentaires

A. Nonyme

Par où puis-je commencer ? Il y a tant de peuples incroyables et fabuleux, tant de capacités, de légendes. Devrais-je commencer par les Awhashi, ce peuple mi-pierre mi-eau, gardien des sources pures vivant dans les hautes montagnes des Pyrénées ? Où bien plutôt le peuple Sufrah des sables chauds du Kalahari, robustes et vifs, à la peau pierreuse si particulière, que les légendes racontent qu'une seule de leur écaille posée sur une pierre suffit à l'animer ? A moins que je ne commence par l'un de ces nombreux petits peuples de lumière que vous connaissez tous, comme les Trishliani, petits êtres ailés verts émeraude vivant au milieu de la forêt noire, et gardien des fleurs de la forêt. Il y a aussi les magnifiques Aqralapts des océans, les terrifiants Vaoulah Nashptak, les grands peuples de la nuit comme les calmes Nuachem, les Szetski à la peau noire ébène moirée d'éclats de lune, les solitaires Lortfroiens, grands seigneurs du temps, souvent vus comme des sages. Il y a bien sûr toute la connaissance des Grousefs et la magie des Vertolya, la vitalité et la jeunesse d'esprit des peuples de l'air, habitants des toits du monde, dont les Kishtilimdi, les faiseurs du vent du sud, sans oublier toutes les illusions créées par les Luzpilops des terres tropicales, où l'immense peuple Etyulimnshapoliutek, plus connus sous le nom Etys, pareil à une forêt géante. Il y a des peuples incroyables partout sur cette planète, et bien plus grands, bien plus fabuleux que les humains. Il y a des trésors de créativité, des faiseurs de bijoux, des formes d'intelligence dont l'humain devrait s'inspirer, une joie, une frivolité, une sagesse, une vie si incroyable. Ces peuples sont aussi la magie, l'illusion. Connaissez-vous les peuples des ombres ? Les grands mages blancs maîtres de la magie planétaire ? Les déplaceurs de nuages, les danses des Arbmyria, peuple fous des volcans, la musique des Zkriarqlitow qui berce les fonds inexplorés de l'océan ? Il y a tant de créativité, tant de choses à découvrir, tant de concepts, tant de philosophies différentes, de formes de respect si diverses, tant de magie chez ces peuples, tant de chemins à parcourir vers l'éveil et tant de joies à partager. Il serait tellement dommage que l'homme, parce que myope, nombriliste, étriqué, ne voit pas, refuse d'ouvrir les yeux et détruit tout cela, par inconscience.

Je vous présenterai ces êtres, et vous ferez également ressentir ces émotions toutes particulières qu'une simple description ne saurait faire vivre. Vous verrez progressivement des héros insoupçonnés, de la vie telle que vous n'en avez jamais vu, et autant que mes capacités le permettent je vous ferai vivre toute la force des passions, le déchaînement des tourments et la vivacité des pensées qu'animent ces êtres si inertes à vos yeux.

C'est ici que débute cette histoire.

Pourquoi les hommes sont-ils si ternes face à ces êtres ? Pourquoi refuser de les voir ? Pourquoi cette négation destructrice d'individus fabuleux ? Pourtant les passages vers l'autre monde sont si nombreux, si faibles aussi de ne pas être empruntés plus souvent. Ce manque d'empathie si caractéristique de l'espèce humaine, comment le comprendre ? Peut-être devrais-je vous raconter une fable, un conte, une histoire héroïque mettant en scène un jeune garçon un peu particulier, découvrant un monde absolument fabuleux. Il serait là pour nous ouvrir la porte. Peut-être pourriez-vous ainsi entrevoir ce qu'est le vrai monde tel qu'il l'est, et non tel que vous le pensez. Vous m'entendez en ce moment, vous pourriez me voir aussi. Mes mains sont presque à côté de vous en quelque sorte. Alors pourquoi pas commencer par quitter cette pièce ? Je pourrais déposer mon chapeau de feutre noir doucement sur cette table basse, à côté de moi, devant vous. Vous pourriez l'observer, regardez-le d'un peu plus près. Regardez-le bien. Peut-être n'est-il pas complètement noir. Peut-être en fait n'est-il absolument pas noir du tout. Peut-être est-il rouge en ce moment, et cette pièce n'est-elle peut-être pas non plus ce qu'elle semble. Entendez-vous cette musique ? Sentez vous cette odeur particulière ? Sentez-vous l'odeur des chevaux ? des lions ? des éléphants ? des barbes à papas ? entendez-vous donc les cris des enfants joyeux et les trompettes trébuchantes ? Les rires et les cymbales ? Soulevez donc le chapeau ! Allez-y ! Découvrons-donc là le début de notre histoire.

∴
~~~~~  
∴

Le chapiteau était magnifiquement installé à la périphérie du village, et alors que le soleil s'était couché depuis peu sur une chaude journée de juillet, une très légère brise venait rafraîchir les gens agglutinés à l'extérieur de la grande installation débordant de tous les enfants et parents des villages alentours. Les deux grandes portes venaient de se refermer et à l'intérieur, l'excitation grandissait à mesure que s'égrenaient les si longues minutes précédant les paroles annonçant le début du spectacle. Soudain, la musique retentit, ça y est, c'était le moment. Ce n'était pas si facile de bien voir la piste depuis l'extérieur, même en ayant repéré ce petit trou propice dans la jupe du chapiteau, comme fait exprès, juste assez grand pour voir la moitié de la piste. Encore avait-il fallu bien se faufiler entre les gens et attendre un peu, en se cachant, qu'ils oublient naturellement qu'il y avait là un petit être ayant écrasé inopinément quelques pieds au milieu du tumulte impatient de la foule. D'ici le seul mât visible semblait déjà immense, décoré de peintures éclatantes, et de grands voiles rouges et jaunes descendaient comme autant de longs bras joyeux sur la foule animée. Même un peu atténué par l'épais tissu froid, les sons magiques conservaient néanmoins leur pouvoir envoûtant et couvraient le brouhaha général. La musique s'atténua un peu et un Monsieur Loyal très bien habillé, avec

une veste brillante rouge et noire s'avança jusqu'au centre de la piste. Que le spectacle commence ! Et après quelques paroles réconfortantes, le modeste spectacle commença, sans prétention autre que de donner du rêve aux gamins comme aux plus grands, et même si tout n'était pas parfait, la passion des artistes transparaisait dans chacun de leur tour, dans chacune de leurs acrobaties, et les yeux plein d'étoiles il était bon de rester blotti ici un peu à l'écart, dans la toile douce du chapiteau, pour profiter de la vraie poésie du spectacle.

Pourte, c'était son nom, n'était pas vraiment un gamin ordinaire. Toujours à l'écart, les autres enfants du village ne lui faisaient pas de cadeau, mais comme il pouvait courir à une vitesse vertigineuse, ces lourds gaillards n'arrivaient guère à le suivre bien longtemps. Il adorait courir, le plus vite possible, tout le temps, partout, en sautant et en se faufilant à travers la foule léthargique. Il n'avait pas de jouet, pas d'amis autres que les trois chats du village, et des rêves trop grands pour ses petites jambes. Seule la petite maisonnée de bois de ses parents, un peu de guingois et recouverte d'une mousse verte épaisse et fleurie lui conférant, avec ses fenêtres triangulaires, la sympathie d'une petite grand mère aux yeux rieurs pleins de la sagesse des années, lui donnait l'affection réelle dont il avait besoin, à condition de savoir oublier les cris et disputes incessantes qui l'habitaient. Les clowns, les chevaux et le magicien avaient déjà défilés sur les prunelles de l'enfant émerveillé, quand entrèrent les acrobates, et là haut, tout en haut de l'immense mât, deux silhouettes graciles qui commençaient à se balancer, comme pour se préparer. L'instant d'après fut un moment unique, une émotion à jamais gravée dans le coeur de l'enfant. Les projecteurs furent tournés, et alors, dans un rayon de lumière blanche, alors il aperçut sans doute la plus belle, la plus douce, la plus gracieuse des demoiselles qui puisse exister. Les cheveux d'un noir profond et bouclés, elle devait avoir à peu près son âge, dans un simple costume blanc si lumineux. Elle semblait flotter dans les airs, tout en effectuant des figures magiques. Oubliant même jusqu'à l'endroit où il se trouvait, devenu sourd à tous les sons, des roulement de tambours rythmant le spectacle aux cris de stupeurs des spectateurs, Pourte était pour la première fois de sa vie complètement envoûté. Comment ce petit être, cette jeune fille dont il ne pouvait détacher le regard pouvait-elle réunir tant de beauté et de perfection à elle seule ? Entre deux figures, elle venait de saluer rapidement avant de reprendre son numéro aérien, et il lui avait semblé à cet instant magique que son regard avait croisé brièvement le sien, même s'il savait cela absolument impossible de là où il se situait. Alors qu'une puissante odeur de cuir commençait à chatouiller ses narines, il se sentait pousser des ailes.

C'est à ce moment précis que Pourte senti une lourde main s'abattre sur son épaule droite, puis presque aussitôt son corps s'élever de plusieurs centimètres dans les airs. Ce n'est que lorsque le propriétaire de la main, un lourd colosse noir aux yeux bleus intenses et au crâne lisse, retourna d'un même geste le gamin vers lui et le reposa sur le sol qu'il réalisa, devant la face sévère et à demie dans l'ombre du géant, qu'il ne volait en fait pas. "Tu ne peux pas rester ici, gamin. Il faut payer pour voir le spectacle". La voix chaude et grave

encerclait complètement le garçon qui commençait tout juste à redescendre sur terre. Devant son air perdu, le colosse, force de la nature, regarda profondément le garçon, et peut-être sentit-il quelque chose de différent de tous ces garnements gâtés, ou peut-être était-ce ce nuage sur lequel il était, mais il décida en tout cas de passer l'éponge. Sa main s'étant un peu desserrée il commença à s'agenouiller, lui géant, devant cet enfant. "Tu sais, petit..." dit-il lentement, mais une fois posé son genou à terre il observa en relevant la tête que l'espace occupé un instant auparavant par l'enfant était maintenant vide ! En un éclair, le gamin s'était dégagé et enfui en courant. Le colosse eut juste le temps d'apercevoir des petites jambes au loin partir prestement, mais déjà si loin, "Petit ! Revient !", si loin...et l'écho suave se perdit dans la nuit noire rafraîchissante de l'été. Le colosse continua à scruter un instant le petit bosquet derrière lequel s'était enfui le garçon, et un instant il crut y voir deux yeux jaunes disparaître sous un capuchon. Mais l'instant suivant il n'y avait plus rien que le léger agitement des branches dans le vent.

∴  
~~~~~  
∴

Tout n'était que dégradés de noir ou de gris. Sur le parking glacé, le vent froid d'hiver ramenait des odeurs d'essence et de bitume âpres et savonneuses. Pas de son, rien que le silence percé par le crissement des feuilles recroquevillées par le froid. Le signal avait été donné et les deux clans, réunis pour la grande bataille commençaient à s'avancer l'un vers l'autre, avec toute la mécanique du cérémonial d'intimidation bien rodée. L'adrénaline montait et en cette saison ne restait que les plus endurants, les plus acharnés, ceux qui savaient tous pourquoi ils le faisaient, et tous réunis par cette soif de sensations ils étaient là. Sans armes, sans gants et sans rien autour du cou depuis l'accident de Sjedd. La tension électrique se ressentait dans tout l'air environnant. Un silence passa, puis brusquement, mêlés de cris de rage et d'excitation les premiers coups s'abattirent. Dans ce type de combat il n'y avait pas de règle, ou presque. On se battait à plusieurs dans un pugilat chaotique, les coups pouvaient venir de partout, sans crier gare et c'est ce qui en faisait la saveur. Le froid était agressif, plus que vivifiant, ses aiguilles affûtées se ressentaient sur chaque morceau de chair laissé sans protection. Et les sons étaient comme glacés eux aussi, résonants en échos de toute part tandis que les voix, elles, se perdaient au bout de quelques mètres. Les frappes étaient précises et brutales, les esquives peu nombreuses. Un bras fusa et passa à trois centimètres de son nez pour aller s'écraser sur un des autres. Ce que Skept préférait, bien au delà de la bataille, c'était cette diversité et cette unité qui les caractérisait tous, et ce ghetto était pour cela une véritable fourmilière de cultures. Il avait en lui cette flemme incandescente. Sur les huit fighters, comme ils s'appelaient entre eux, pas deux n'étaient de la même origine. Un japonais étonnamment grand, un kenyan noir comme l'ébène, fin mais vif, un danois qui semblait toujours avoir été là,

un allemand typique et musclé, un français obèse, un brésilien au regard de pierre impressionnant, un égyptien trapu, et enfin Skept, un italien aux yeux d'un marron presque rouge. Dans ce mélange de style et de genres, il lui semblait trouver sa vraie place, puiser une énergie toute particulière qu'il ne pouvait expliquer que par cette diversité. Dans ces foules de gens quasi-homogènes, il s'était toujours senti vide. Ici au moins, il était vivant. Un coup frôla sa nuque puis un bras fini sa course au milieu de son épaule droite provoquant une douleur sourde tout à fait connue. Il aurait encore des bleus bien marqués. Les combats de chefs comportaient cette part originale de n'avoir pratiquement que des coups inédits, qu'il fallait toujours anticiper et éviter, toujours, être prêt à l'inconnu et ne pas se laisser distraire. A aucun moment. Parfois, une sensation complètement hallucinante se matérialisait en plein combat, et le temps était presque figé. Tout ralentissait, mais Skept ne pouvait rien faire pour autant. Son esprit voyait les autres au ralenti, alors que son corps restait, lui, tout aussi prisonnier du temps. Un très bref instant il imagina de loin l'effet de leur petit affrontement sur les novices, après avoir vu la possibilité de mettre le kenyan hors d'état de nuire. Mais cette fois-ci le choc fut brutal. Alors qu'il venait de le soulever justement dans les airs, un pied titanesque s'était abattu contre son ventre, par le côté, ce qui le projeta violemment et le fit trébucher, lâchant du même coup le kenyan, lequel en profita alors pour se remettre debout et enchaîner par un hypercute que Skept eut tout juste le temps d'esquiver d'un mouvement parfaitement inédit de son torse tout entier. Tout allait trop vite. Cette fois-ci il ne comprenait plus rien. Son corps agissait alors que son esprit était ailleurs, concentré sur cette douleur de plus en plus vive. L'un plaqua à terre le japonais qui était à l'origine du coup, se détachant au passage d'un autre qui alla foncer tête première sur le danois. Skept bien qu'encore plié en deux sentait la chaleur et l'adrénaline monter dans ses veines, et hagard, il senti son corps se jeter alors à son tour sur le brésilien qui venait de mettre presque k.o. l'allemand, se propulsant en ayant appuyé de toutes ses forces son pied sur une jambe dont il ne savait la provenance, l'empoigna et se retrouva soulevé de terre de sorte qu'il passa son corps entier au dessus du brésilien, à l'exception de ses mains et de ses bras, toujours accrochés à lui. Dans cette figure de cirque surhumaine, il eu un instant la vision qu'il était bel et bien à l'envers, les bras au niveau des épaules du brésilien, mais les pieds quelque part à près de deux mètre au dessus, et cet élan eu pour effet de soulever à son tour le brésilien dans les airs, malheureusement pas suffisamment pour le majestueux rétablissement qu'il espérait donc sur ses pieds. Au lieu de cela, Skept, que la douleur hallucinante rendait sûr à présent d'être en train de brûler, fini sa course en un écorchement douloureux sur le bitume accompagné de toute la masse de l'autre qui s'écrasa lourdement sur sa jambe gauche. Un cri perça le silence relatif du combat. Ce devait être lui bien qu'il ne perçut aucun son provenant de sa bouche. Il était là, étalé sur le bitume chaud et mou, ou peut-être au contraire congelé et dur, ne comprenant plus ses sensations. Il avait froid, horriblement froid. Il était brûlant, comme en feu. Ses mains lui faisaient d'ailleurs comprendre que le sol était chaud et meuble.

Était-ce le sol? Son corps était glace. En ouvrant les yeux, il ne distingua que le noir d'un ciel dépourvu d'étoiles. Le temps s'était comme arrêté. Silence de mort. Où étaient les autres? Puis il comprit que le son ne pouvait pas être venu de sa gorge : il avait le souffle coupé. Le cri venait du brésilien. Les sons revinrent alors de toute part, d'abord les voix des autres, les cris du brésilien, un feu qu'on essayait d'éteindre et des invectives de rage le tout en un vacarme assourdissant, et à peine plus tard au loin un bruit de sirène, d'autre cris, de la haine, beaucoup de haine, "on se tire", des pieds qui courent et encore d'autres sirènes. Il pouvait voir des visages se pencher sur lui mais Skept distinguait de moins en moins ce qu'il se passait. Il avait froid. A travers les quelques mots d'incompréhension et de terreur épars, il avait cru entendre que l'autre était gravement brûlé - comment? quoi? - et il pouvait lire sur leurs yeux cette peur accusatrice, et cette expression comme pour dire "qui est-il?" ou plutôt "qu'est-ce qu'il est?". Qu'avait-il donc fait? Les dernières images que Skept parvint à voir avant de sombrer dans les ténèbres furent sa propre main, horriblement bleue et comme parsemée de points blancs, puis d'autres mains le recouvrant tout entier d'une couverture brûlante, du moins ce qui pour lui était une couverture brûlante. Il lui sembla aussi voir un ange, un visage féminin flou éclairés de deux yeux bleus intenses. Noir complet.

∴
~~~~}~~~~  
∴

La première image qui reste gravée dans ma mémoire est celle de ses yeux, immenses, si brillants, illuminant du vert profond de ses prunelles toute la forêt bleue, les mousses de nuit argentées, les troncs d'arbres sombres et les buissons feuillus démesurément grands dans la clarté éclatante de la lune. La tempête agitant son iris témoignait du déferlement de ses pensées, et sur cet océan vert, nébuleuse incroyable abritant de si grands trésors se lisait toute la beauté d'un esprit aussi vif que passionné. Un sang tout aussi vert coulait vraisemblablement dans ses veines. Nous étions au sein d'une forêt plusieurs fois centenaire.

Du haut de cette feuille, minuscules maîtres du monde, nos quatre ailes se mélangeaient et prenaient les couleurs vives de nos émotions de joie. Nous sentions notre arbre frêle grandir et nos magies agitées se mêler pour le faire pousser, et son petit bruissement léger, puissance fragile, raisonnait doucement dans nos têtes, alors que quelques gouttes de sueur légères commençaient à perler sur nos peaux tigrées et chaudes. L'on pouvait presque voir toutes les énergies de l'eau, de la terre, de l'air et de la lune se condenser et cheminer vers nous et notre symbole grandissant. Il y a une lune de cela, jamais je n'aurais cru que ce bonheur lumineux, si intense puisse être aucunement ébranlé. Pourtant nous goûtâmes cette nuit là, remplis d'une joie sans limite, comme si elle dû être la dernière. A qui voyait la scène en entier, à quelques pas de nous, ne devait en fait subsister qu'une faible lueur de cette lumière si pure, étrange bougie illuminant à peine les troncs bruns mousseux des

arbres féeriques nous enseignant.

Cette nuit là avait la splendeur d'un arc en ciel d'été, comme après s'être trouvé sous la pluie excitante d'un orage de juillet. Les minuscules morceaux de ciel nocturne que l'on apercevait à travers l'épais feuillage majestueux des arbres légendaires scintillaient de petites étoiles, leurs délicates posées dans ce ciel noir. Nous étions là, nos deux corps réunis en une seule flamme, comme l'une d'entre elle, poussière égarée attendant de s'envoler. Je pouvais sentir l'eau de tout mon corps et du sien s'agiter, partout, dans chaque veine, dans chaque membre, comme de minuscules tourbillons de joie et à mesure que nous nous murmurions des paroles à l'oreille une vague venait emporter nos deux corps à la fois. Nous étions cramponnés, submergés par le déferlement de nos émotions, et comme pour nous témoigner leur bienveillance, nous entendîmes bientôt les prémices d'un concerto fabuleux, mêlant instruments de l'eau et de la forêt sous la direction des éléments. D'abord discrètes, inaudible aux humains, les gouttes arrivaient lentement, puis crescendo, perfection divinement interprétée, et le rythme s'accélérait peu à peu. La fougue parfumée qui agitait notre passion et qui conduisait le mariage de nos deux essences aquatique et végétale était la même, et les accélérations de la pluie sur les tambours de verdure trahissaient chacune de nos impatiences, chacun des tressaillements de nos êtres. A travers tous les sons, des voix cavernes des arbres jusqu'aux notes légères et enjouées des feuilles, c'était toute la conversation de nos corps que l'on entendait dans ce concert féérique. Il plut presque toute la nuit, et cette nuit rose de jade et de saphir se poursuivit ainsi dans l'obscurité illuminée des couleurs de nos âmes, spectacle magique incessant...jusqu'au petit matin.

Alors que les premières lueurs du soleil rouge venaient colorer la scène, en une multitude de petites tâches lumineuses, je me levais prudemment et m'éloignais doucement pour aller cueillir quelques baies matinales. Les couleurs chaudes et lascives de la forêt s'éveillaient, les bruits calmes et cette tranquillité contrastaient avec cette nuit, mais étaient aussi profondément reposant. Marcher à pas lent, en soulevant délicatement les feuilles et les herbes avait quelque chose d'apaisant. J'étais heureux, nous étions heureux, la forêt toute entière respirait ce bonheur et cette sérénité. Je voletais un moment. Enfin je trouvais les précieuses baies orangées, gorgées de pulpe et de nectar. Notre peuple était fier d'être abrité par l'une des rares forêts en produisant. Je me dépêchais alors de revenir pour boire à nouveau son sourire, et lors seulement je remarquai quelques flaques au sol, emplies de boue et bordée de mousses, les lianes semblaient humides et glissantes et mes ailes étaient déjà lourdes de l'humidité. Mais je parvins sans mal à surmonter ces petits obstacles, tantôt voletant, utilisant parfois les lianes de ma seule main libre, parfois marchant même et je rejoins finalement notre symbole, qui s'était visiblement épanoui dans la nuit. Il semblait fort, sûr de lui et les larges feuilles qu'il déployait fièrement témoignaient de sa joie. Mais pourtant il y avait quelque chose d'anormal. Je ne le réalisai parfaitement qu'une fois retourné à notre nid : Notre feuille était ... vide. M'étais-je donc absenté si longtemps ? C'est en posant

les baies goûtues sur le rebord que j'eus cette sensation très étrange. Dans cet endroit pourtant si paisible, je savais qu'il lui était arrivé quelque chose - l'humidité et l'ombre de l'air le disaient. Je cherchais un message. En me retournant, et en scrutant le large bord de la feuille-nid, je vis soudain ce que je cherchais, mais à ce moment mon sang ne fit qu'un tour et tous les sons se figèrent autour de moi. Car j'avais espéré voir une empreinte disant à peu près "je me suis levée, je ne suis pas loin, je reviens tout de suite mon amour". Mais là je réalisai avec effroi qu'un morceau de notre feuille avait été arraché, un large morceau, et il était évident que c'était de ses délicates mains, ce ne pouvait être autre chose. Mon coeur s'accéléra. Ainsi donc, même ici au coeur de la forêt des Ambres les grands étaient parvenus à semer le mal. Car bien sûr, c'était eux. Et en effet les traces qui se voulaient discrètes mais que je voyais maintenant très distinctement dans le sentier ne pouvaient avoir qu'une seule signature.

Sans réfléchir davantage je me jetai dans le vide et me lançai à sa recherche. Peu importe où elle était je la retrouverai. Je sautai de branches en branches, ne pouvant voler normalement avec toute cette eau - mes ailes étaient déjà si lourdes - je m'aidais des lianes, je devais avancer. Et si il lui avait fait le moindre mal, je les détruirai. Heureusement pour moi, cet épais brouillard laiteux qui s'annonçait devant moi n'était pas un obstacle, mais plutôt une aide car l'humidité me donnait aussi un avantage certain : l'eau était là mon essence première et ma force. J'accélérai. Ainsi, alors que toute trace aurait disparue pour la plupart des êtres dans ces nappes de brumes matinales, je savais moi exactement où aller. Plus il y avait d'eau, plus la route était claire, et la piste fraîche avait cette couleur presque électrique. Les obstacles étaient nombreux, et tout était glissant, masqué, sournois, mais elle ne pouvait être loin devant moi. Je ne pouvais faiblir. Vite, il fallait courir, sauter, voleter et peu importe combien de fois chuter, chaque seconde comptait maintenant, s'égrenait comme un sablier terrifiant sur son sort. J'étais minuscule boule incandescente je filai aussi vite que possible au milieu de ces immenses arbres. Et je compris peu à peu dans cette course effrénée, oui, ces petits mouvements autour de moi étaient bien un signe, qu'ils m'indiquaient eux aussi le chemin, eux, tous ces esprits, toutes ces feuilles, les buissons, les arbres, leurs branches se pliaient, s'écartaient ou se levaient parfois pour faciliter ma progression vitale, je le voyais, je les entendais presque. C'était la première fois que les arbres semblaient communiquer ainsi avec moi, elle m'avait dit qu'ils lui parlaient, mais jamais cela ne m'était arrivé à moi, être de l'eau... et je réalisai alors tout à la fois ce qu'elle pouvait ressentir et le besoin urgent de la retrouver à tout prix, au plus vite. Nous étions assurément plus liés que jamais. Peu à peu, alors que les minutes s'égrénaient, minutes qui se transformèrent bientôt en heures, le brouillard se levait et la piste était moins nette. Encore un peu de temps, il me fallait encore un peu de temps. Comment avaient-ils pu être si rapides ? Il fallait que je la retrouve. Je les poursuivais déjà depuis longtemps et mon corps tout entier commençait à faiblir. Il fallait que je la retrouve, et vite. La chaleur élimina finalement presque la totalité du brouillard. Je ne pouvais pas



la perdre, pas maintenant. La piste bleue disparaissait. Mais ils étaient là. Tout près, je le sentais. Mais où ? Ça y est, le brouillard avait disparu. Plus de piste. J'étais perdu et je ne la reverrai jamais. Troublé, je me rendis compte alors que j'étais dans une zone étrange de la forêt. Les arbres, les mousses, les pierres avaient été visiblement écartés, déplacés, alignés, comme contraints. Tout semblait faux et triste. Les odeurs étaient grises. Ce devait, mais oui ce devait être là ! J'étais arrivé sans le comprendre sur leur domaine. L'espoir renaissait en moi comme une source juvénile, comme un rire enfantin. Ils étaient forcément quelque part. Je regardai en tout sens. Rien. Les arbres ne bougeaient plus. Reprendre son souffle. Je ne pouvais pas échouer si près du but ! Les sons étouffés de la forêt et les battements puissants de mon coeur firent alors place à des voix sourdes, des mots d'une langue terrifiante et incompréhensible pour moi. Je me jetai en direction des sons, et je les vis alors juste derrière les branchages, tous, si grands et si vils. Elle était là aussi, par Bel ! Ils l'avaient capturé, attrapé et jeté dans une petite cage de bois accrochée haut dans les branches. Sans hésiter une seconde, et alors que mes jambes ne me portaient déjà presque plus et que ma vue s'embrouillait, je traversai le mur de végétation et me lançai face à tous ces géants à la fois pour les combattre et libérer ma belle. Mais avant même que je ne puisse émettre le moindre cri de rage, je senti le mur m'agripper et presque aussitôt une lourde branche vint s'écraser sur mon front alors que d'autres me ligotaient complètement. Le choc fut violent... mais pas suffisamment pour me faire perdre connaissance. J'étais fier de ma race, tout en réalisant que ce buisson m'ensevelissait à présent sous ses branchages, branchages qui tournaient et s'assombrissaient. La sauver. J'étais fait. Le monde devint tout noir.

∴  
~~~~~?~~~~~  
∴

Le réveil fût flou, en dégradé de blancs et chargé d'une forte odeur, mélange acide et sirupeux typique. Non, Skept n'était pas encore mort. Une douleur à la main le tira brusquement de sa somnolence et le rappela brutalement dans le monde des vivants. D'un bond il se retrouva en position assise sur son lit, mal de tête horrible, et resta quelques secondes ainsi, le temps de recouvrer complètement ses esprits. Bras, jambes, mains, oreilles, tout était bien là. Il vit ses vêtements sur une chaise à côté de son lit. Murs blanc-gris, rideaux blancs, draps blancs. Il était à l'hôpital. Il fallait donc qu'il parte vite. La douleur l'ayant réveillé continuait, et provenait en fait d'un cathéter posé à la va-vite. Sa main n'était pas bleue, mais il n'avait pourtant pas rêvé. Il savait ce qu'il avait vu. En fait cela commençait à faire sens pour lui. Alors qu'il arrachait tous ces fils inutiles, le cri résonna à nouveau dans sa tête. Vite, sortir du lit. Mais une autre douleur le rappela à l'ordre, venant de son ventre cette fois-ci. Sous sa tenue de malade, une large tâche brune et jaune sur la majeure partie de son flanc se dessinait, allant jusqu'à l'estomac. Il porterait ce bleu encore quelques temps. Partir.

Des bruits de conversations parvinrent à ses oreilles. Il prit une profonde inspiration : Maintenant. Un pied, deux pieds. Au moins il tenait sur ses jambes. Quelques pas, il saisit ses vêtements, seule couleur dans ce blanc uniforme. Sa tête recommençait à tourner. Une issue. S'appuyant contre la fenêtre, il aperçut l'extérieur. Plein jour, tout était blanc, il avait dû neiger, et abondamment. Les trottoirs se distinguaient à peine de la route à cette hauteur, mais déjà il sentait le sol tanguer sous ses pieds. Un bref écran noir vint obscurcir sa vue. Le lit. Trop faible, il se rassit in extremis. Un peu plus et il perdait conscience. Une minute. Rassembler ses forces. En un sursaut il parvint à se ressaisir et s'habilla prestement. La porte. La poignée se tourna très lentement dans sa main, dans un silence absolu. Pas de garde ? Il était chanceux cette fois. La chaise vide posée juste à côté de la porte lui fit comprendre qu'il ne devait pas être très loin. Au fond du couloir, quelques chaises, une machine à café. L'autre direction. Surtout, refermer la porte. Quelques pas, le plafond semblait scintiller, le sol n'était assurément pas droit. Quelques pas. Derrière lui toujours personne, devant lui la courbe du couloir et au fond l'espoir. Quelques pas. Un autre couloir sur la droite, et juste après des chaises, porte manteau, fontaine, machine à café, floue ? Des bruits dans le couloir, des gens, des médecins. Vite. Toujours personne devant. Une porte. "Eh, petit !" Trop tard. Avancer. "Petit ! S'il te plaît !" la voix était chevrotante et plutôt douce... "Pourrais-tu aller me chercher un peu d'eau ?". Skept se retourna et vit un vieil homme chenu, écrasé au fond d'une chaise, vêtu d'une sorte d'imperméable sans teinte, et d'un chapeau de feutre gris clair. "S'il te plaît" en désignant la fontaine. Il s'exécuta sans comprendre. Des pieds parvinrent jusqu'à la fontaine, une main prit un gobelet et le remplit d'eau. Il revint vers le vieil homme, à présent fendu d'un large sourire. "Merci ! Tu es un brave garçon". "Je dois partir", bredouilla-t-il simplement en se dirigeant vers la porte. "Oh ! Nous nous reverrons." dit la voix. "Je ne crois..." il l'interrompit : "L'ascenseur est sur la gauche". Il se retourna, mais le siège était vide. Comment ? Sur le porte manteau, l'imper et le chapeau. Je deviens vraiment fou, pensa-t-il. Des bruits sourds plus loin, se rapprochant. Les murs qui tanguaient de nouveau. Vite, avec ça il serait moins visible. Le cri d'un agent de police. Enfilant le manteau et le chapeau, il poussa la porte. Deux chemins. A gauche, confiance impulsive. Des gens qui s'affolent. Quelques pas, enfin l'ascenseur, vide. Écran noir. Pas maintenant ! Le choc contre une paroi de l'ascenseur le réveilla. Rez-de-chaussée. Quelques secondes encore. La sortie enfin. Personne. La porte, lourde. La rue. Le vent glacé. La neige. L'énergie. L'air pur. Libre.

∴

~~~~~}~~~~~

∴

L'air avait ce goût âcre et poussiéreux, cette sécheresse ocre et pierreuse. L'odeur du vent ne portait que la force d'un calme insondable, comme une sagesse fruitée, mais inaccessible. Assurément j'avais du m'égarer dans cet océan or et rouge, j'aurais dû être mort. Mais je pouvais pourtant voir au loin le déchaînement terrible

de la fureur muette des éléments. Peu après, tout était redevenu calme, l'obscurité passagère éloignée, chassée par les rayons d'un soleil brûlant laissant un paysage nu et flamboyant. C'est ce tout petit être qui m'avait sauvé la vie, ce petit arbrisseau, demoiselle minuscule d'à peine deux mains, protégée dans les bras d'un rocher vaillant. Je m'étais approché, titubant, aimanté par cette légère zone d'ombre assurément fraîche, luttant pour avancer contre la volonté du sable qui déjà m'avait absorbé jusqu'aux mollets. Le rocher était mon seul refuge, je l'avais vu depuis longtemps déjà. C'était sans doute mon seul espoir. Puis, je ne sais plus trop comment cela est arrivé, mais je me souviens, déjà à moitié mort et enseveli, avoir découvert ce petit trésor de vie sous ce rocher, fée frêle et délicate. Alors je m'étais allongé devant elle, mon corps sec lové comme pour la protéger un peu plus, et, plus tard, lorsque ma joue s'effaça dans le sol meuble, je ne puis m'empêcher de toucher du bout charnu de mon doigt tremblotant sa tige fragile et douce, et si fraîche. Sans doute la dernière sensation de mon corps de chair. Puis le soleil s'assombrit et la mer de sable déchaîna ses flots acérés. Je ne sais combien de temps passa, je ne sais combien de temps je pu être conscient, je ne sais combien de temps les aiguilles de sable déchirèrent mon dos, ma peau et mes muscles et peut-être bien m'étais-je finalement endormi dans cette nuit noire de midi. J'étais persuadé que plus aucune goutte d'eau ne pouvait plus exister dans la totalité de mon être.

∴  
~~~~~  
∴

Au coeur de la forêt sacrée, la brume épaisse et moite émanant de la respiration des arbres venait tout juste de se dissiper dans les rayons chauds du soleil du matin tardif. Trois êtres étaient réunis là, au milieu de cet étrange cercle d'herbes et de mousses dénué de tout humus, de tout morceau de glaise ou de caillou nu, dans cette ambiance au parfum de cannelle. Ils se parlaient, semblaient agités, et les gouttes de sueurs perlant à la surface abrupte de la peau pierreuse du plus calme d'entre eux le révélaient également, à moins que ce ne fut seulement que de fines perles de rosées.

“Il n'est encore qu'un enfant, c'est trop tôt, ça ne marchera pas.” La voix était sombre, et légèrement caverneuse. Et désignant la cage, il ajouta : “Elle, pourra.

- Je croyais que tu connaissais ces êtres, mais visiblement tu ne sais rien d'eux.” L'homme était âgé, mais sa voix était claire et ferme, et ses yeux bleus intenses aussi vifs que ses rides, profondes. Il dégageait en outre l'étrange sensation de ne pas être vraiment présent à cet endroit.

- “Je sais ce que je fais, je connais les risques. J'ai bien vérifié, elle était seule, et il n'y avait pas la marque non plus. Je suis convaincu que c'est elle.

- Je prie simplement pour que tu n'aies pas tort.” dit-il en se rasseyant sur l'imposante branche de chêne rouge.

- "Et toi, tu ne dis rien ?" S'enquit l'être de brumes dont l'épais capuchon sombre ne laissait apparaître que deux flammes orangées. Il s'adressait à un colosse, puissance de la nature, qui ne pouvait assurément n'être qu'un Sufrah aux yeux de tous.

- "Je n'ai pas besoin de parler. Tu sais lire les pensées." répondit-il lentement.

L'autre poussa un bref soupir d'exaspération. Puis déclara :

- "Cela fait trois nuits que je le suis. Il court vite, mais je peux vous assurer qu'il n'est pas prêt. Il serait en danger inutilement." Il marqua une pause, puis désignant la cagette accrochée, où commençait à germer d'un peu partout de fines tiges vert tendre développant de petites feuilles endormies : "

- Regarde-la. Elle est prête, même endormie son pouvoir est clair. C'est une chance que je sois tombé sur elle.

- Cette petite créature ne sait pas que soigner, rappelles-t-en. Son peuple n'était pas dans le camp des vainqueurs pour rien. Et s'il s'avère qu'en plus elle est en phase, c'est de notre destin qu'il faudra s'inquiéter... et je sais de quoi je parle" Le regard intense du vieil homme était fixé sur lui.

- "Je n'en doute pas. Mais elle passera inaperçue, elle n'aura aucun mal... et je sais comment la convaincre." Il marqua une pause, pendant laquelle le vent agita légèrement les feuilles des buissons alentours. "Je n'ai qu'à lui montrer mes pensées, et elle comprendra tout.

- Le temps presse. Chaque minute que nous perdons ici le mal progresse. Cet enfant, tu dis qu'il n'est pas prêt. Mais as-tu sondé son esprit ? Est-il pur ?

- Oui. Mais il ne maîtrise pas ses émotions. Il est naïf et il ne connaît rien. C'est à peine s'il sait s'escamoter.

- Peut-être alors est-ce bien lui que nous sommes venus chercher." C'était le Sufrah qui venait de parler. "Moins il aura de pouvoir et plus il aura de chance de réussir. Et n'est-il pas petit dans tous les sens à la fois ?" Un bruit sourd accompagné d'un grand fracas vint stopper la conversation, et presque aussitôt après, à l'opposé, une minuscule boule de lumière jaillit de dessous les buissons et resta un instant en suspension dans l'air.

- "Regardez !" Le mot résonnait davantage comme un avertissement plutôt qu'un cri de surprise dans la bouche du Sufrah, qui en fait ne désignait pas la lueur, mais bien l'espace vide qu'occupait encore la cage il y a quelques instants. Le bruit sourd avait été provoqué par sa chute. Sur le sol, les morceaux épars de la cagette de bois avaient comme germés. De grandes tiges s'étaient développées de toute part, sur le sommet, le fond, des barreaux avaient grossis jusqu'à faire éclater l'ensemble et à peine tombée sur le sol, de multiples racines commençaient à s'enfoncer dans la terre. La petite fée était bien sortie de son sommeil. Mais elle n'avait pas pu faire cela aussi vite sans... Une deuxième petite boule de lumière blanche jaillit un peu plus loin, et resta à son tour quelques instants dans les airs, alors que la première se mettait à tourner autour des trois êtres,

accélération petit à petit.

Le vieil homme avait compris, et de loin, il semblait devenir de plus en plus invisible, de sorte que l'on eut dit bientôt comme un fantôme. Alors, brandissant soudainement un long bâton noueux vers le petit couple lumineux, l'être aux yeux de flammes s'écria :

- "Je dois leur montrer! Maintenant" tandis que les deux boules de lumières tournoyaient de plus en plus vite, s'intensifiant en tourbillon nacré de plus en plus blanc, aveuglant...

*

Peut-être n'est-il pas si nécessaire de chercher à connaître maintenant la suite de cette histoire, peut-être pour le moment pouvez-vous décider par vous-même de ce qu'il advint ce jour-là, décider qui sont les méchants si méchants il y a, de qui doit être aidé, de qui survivra. Plus tard, vous saurez. Je vais reprendre mon chapeau, mon chapeau de feuilles éphémère et loin de vous le lancer dans les airs. Simplement. Au-delà de cette forêt millénaire, au-delà des collines et des plaines, au-delà, loin derrière ces montagnes, au-delà de votre monde et de votre raison, ça y est je le lance, il s'envole il tournoie. Ne le perdez pas des yeux, car à travers ces mondes c'est lui qui vous guidera. Suivant sa route vous redécouvrirez cette Terre, et vous vivrez Élémentaires. Qui sait s'il reviendra ?

∴

~~~~~}~~~~~

∴

Mais je revins à moi. L'air était pierre, le ciel était pierre, le paysage, immense, désertique était tout plus que jamais pierre. Et je me sentais une énergie nouvelle. En me concentrant un peu, je compris plus tard quelle en était la source. Cette fraîcheur m'envahissait, me berçait, et, pensée incontrôlable, dans le silence complet de ce monde, à peine dérangé par le crissement léger du déplacement des grains de pierre, j'entendais, ou pensais entendre, comme une très enfantine mélodie, inaudible, mais claire. On eut dit qu'une âme chantait, et que j'étais le seul à l'entendre. Je me sentais fort. Que s'était-il donc passé? Où étais le rocher? Car le désert était toujours là. Bien sûr les dunes avaient un peu bougé, mais au loin le même paysage se dessinait, identique. Une sensation étrange me laissait penser cependant que je n'étais pas si seul dans cette étendue silencieuse. Je revis tout d'abord ma main. Je ne compris pas tout de suite. Qui aurait compris? Pendant un long moment mon attention restait figée sur cette main. Je tentais de faire bouger mes doigts étonnamment secs, comme décharnés, mais ils ne répondaient manifestement pas. Je devais sans doute être trop faible. Étrangement, si je pouvais bien voir mes phalanges, mes doigts, ma main, je ne pouvais pas voir plus loin, c'était comme si mon esprit avait verrouillé la possibilité de voir mon bras par exemple. Mais quelque chose me dérangeait sur cette

main. Outre cette sécheresse de mort et mon pouce qu'on eu dit arraché, mon inconscient semblait encore me préserver de quelque chose. Il me fallut quelques temps pour le voir, mais cette réalité dérangeante se révéla finalement à moi comme la preuve d'une réalité intolérable pour mon esprit : le dos de ma main était à nu, entièrement nu, de cette couleur tout à fait caractéristique de la mort, et je compris que ce qui reflétait la lumière du soleil déclinant n'était autre que l'os blanc de ma main. C'est alors seulement que je vis le reste de mon corps. Tout d'abord mon bras, qui était à demi enterré dans le sol et dont ne restait plus rien que deux os, toute chair ayant été soigneusement nettoyée. Il avait donc du s'écouler beaucoup de jours depuis cette tempête. Mais j'étais donc mort ? Où étais-je ? Pourquoi me sentais-je encore vivant ? La nuit tomba en l'espace de quelques secondes alors que je découvrais un peu plus loin un crâne couvert de quelques anciens cheveux et d'un peu de peau desséchée, précédant un reliquat de tunique brûlée par le soleil. Même mort et même ainsi dans la pénombre je puis voir qu'il s'agissait bel et bien de la mienne, et de mon corps tout entier. Je gisais à côté de moi, dans l'obscurité complète maintenant. Cette petite mélodie revint dans ma tête. Et c'est durant cette nuit que je compris pourquoi le rocher avait disparu. Mais je ne pense pas avoir jamais su vraiment pourquoi j'avais été choisi, moi, par ce petit être délicat, chantant et muet. Je sentais son amour, et me sentais vivre, je pouvais bien me tracasser l'esprit à chercher des pourquoi, à y trouver un but, un dessein supérieur, j'étais là, au coeur de ce désert fabuleux, devant des paysages magnifiques balayés par les vents mélodieux, protégeant cette vie fragile de toute ma pierre. Nous assistions la nuit à l'enchantement du ciel étoilé, je la sentais se blottir un peu plus, recroquevillée sous moi, attentive à ce spectacle magique. Lorsque par chance nous apercevions tous deux une étoile filante, je sentais sa joie et sa trépignation me remplir complètement, s'adresser directement à mon âme, et son chant mélodieux s'intensifiait, se faisait encore plus beau. Le jour elle s'épanouissait parfaitement, brillant au parcours radieux du soleil dans le ciel azur. Et je m'oubliais dans cette vie. J'avais cherché jadis un peu d'ombre, cette petite plante m'avait offert un paradis.

\*

Pourquoi le monde des hommes est-il toujours si gris ? Qu'ont-ils appris de plus en tous ces siècles ? Pourtant l'espoir est toujours là. Les possibilités sont là. Si seulement ils étaient plus à l'écoute, moins égocentrique et assoiffés de pouvoir, s'ils pouvaient tous avoir vécu toutes ces existences fabuleuses, se réveiller le matin dans les pétales rouges d'un coquelicot, mouillé par quelques perles de rosées, et admirer le lever de soleil rose sur un horizon montagneux, se penser roche de granit traversée par le délicat chatouillement d'une rivière fraîche creusant son lit, ou être la mousse se développant sur le tronc de forêts entières, et assister à toute la vie fantastique animant les sous-bois, vivre pour aimer, vivre pour créer, vivre pour transformer, si seulement cette petite étincelle leur était donnée, peut-être alors oui peut-être pourraient-ils voir les couleurs.

\*

Les jours passèrent ainsi, les semaines devinrent jours puis les années semaines à mesure que je m'habituais à être roche et que le ciel devenait de plus en plus flou. Et longtemps je la protégeai, longtemps pour une vie d'homme, bien trop peu pour une roche. Pourquoi aurais-je souhaité bouger ? Parfois elle disparaissait quelques semaines et alors je me sentais vide, parfois elle réapparaissait plus belle et plus chantante que jamais, m'enveloppant même de ses feuilles délicates. Je vis ce que nul homme ne pourrait jamais voir. Mes pensées devenaient si puissantes. Ni eau, ni nourriture, aucune mort ne m'habitait et je sentais l'immense bouleversement de mon être. Je devenais entièrement pierre et pensée. Et au fil du temps, je comprenais des trésors de sagesse, concevait des pensées hors de toute portée de mon ancienne vie humaine, le monde était différent, les sens étaient différents, le bonheur était différent. Elle bougeait, elle s'agitait, pleine de cette vitalité, chantant, dansant un hymne à la vie. Et toujours je l'entendais, si fraîche, dans ma tête. Elle avait donné un tout nouveau sens à ma vie, une toute nouvelle existence, nul autre être ne m'avait donné tant d'amour, et je lui rendais dès que je le pouvais. Cette vie si intense m'envoûta tant que je mis longtemps avant de m'apercevoir qu'autour de nous se trouvaient en fait d'autres êtres. Des êtres semblables à moi sans doute. Je ne les voyais pas au sens des hommes bien sûr, mais je les sentais. A plusieurs kilomètres, derrière ou sous les dunes, partout, de toute part je les sentais. Un jour, je les connaîtrai. J'entamais une nouvelle vie extraordinaire.

∴  
~~~~~?~~~~~  
∴

Dans ce désert au soleil rougissant, un petit objet virevoltant s'approche, porté par le vent desséchant du désert et bondissant ainsi de mètres en mètres. Le voyez-vous dans ces dunes ? Il s'approche. Il est blanc, ou beige plutôt. Une bourrasque l'emporte. Le vent vous gêne pour bien voir. Ces mêmes grains qui vous poussent à fermer les yeux maintenant, ce sont eux les porteurs qui vont l'ont amené, là, depuis le coeur du désert, en cadeau jusqu'à vos pieds. Ouvrez bien les yeux. Prenez-le. C'est un vieux chapeau un peu troué. Complètement brûlé par le soleil, blanchi par le désert, sa couleur originelle restera à jamais perdue, peut-être du jaune. Peut-être du rouge. C'est à vous qu'il appartient de le décider. Peut-être ne résistera-t-il pas plus d'un instant entre vos doigts, ou peut-être le conserverez-vous toute votre vie ? Qui sait ce que vous en ferez ? Sans doute, ce chapeau ne vaut-il plus grand chose. Mais c'est à vous maintenant d'inventer son histoire, de le rendre inestimable de le conserver précieusement, de le transmettre ou alors juste de l'oublier quelque part. Gardez-le entre vos mains. Comme cela. Ceci est un cadeau. C'est votre premier cadeau. Il sera ce que vous en ferez. Il aura l'histoire que vous lui donnerez. Rien de plus. Rien de moins.

Bonne chance à vous !!